

Jean-Pierre Andrevon

La Maison qui glissait

- extrait -



Premier jour Samedi 30 août

1. *Pierre*

Un coup de tonnerre réveilla Pierre. Il avait le grondement dans les oreilles quand il ouvrit les yeux, se redressant sur un coude, cœur battant. Dans ses tympanes, le bruit vibrait encore faiblement, se noyait, se perdait. Pierre cligna plusieurs fois les paupières, la pénombre de la chambre crépita en mesure de phosphènes fugitives. Il soupira, tenta d'avalier un agrégat de salive presque solide qui lui obstruait la gorge. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, le gosier sec et râpeux. Un coup de tonnerre ? Non, probablement pas. Il avait fait beau la veille, et la veille de la veille, et plus loin encore avant, cela faisait en vérité des jours et des jours que le ciel au-dessus de la région était d'un bleu de Turquoise aussi lisse qu'un panneau d'email, des jours et des jours qu'on n'avait pas vu le plumet d'un nuage, pour ne rien dire d'une goutte de pluie. Canicule. Et le temps demeurait au beau fixe, si "beau", ce mot usé jusqu'à l'obscénité qui revenait comme un leitmotiv dans la bouche réjouie des présentateurs météo, était bien le terme approprié.

Pierre se redressa un peu plus, en appui sur ses coudes. Pas le tonnerre, non, aucune chance. Peut-être l'écho d'un camion fonçant sur la rocade, peut-être un hélico de la police ou de la protection civile qui venait de raser le sommet de la tour. Ça arrivait constamment. Il secoua la tête, un réflexe de chat qu'une puce agace. Mais il n'avait plus de chat depuis que Grisou s'était fait écraser sous ses yeux par une camionnette alors qu'il habitait encore à Saint-Mérim, rue des Angelisses. Et pas question qu'il en prenne un nouveau dans ce deux pièces riquiqui, dans cet environnement de béton où il se desséchait sur pied depuis pas loin de trois ans et qu'il finirait bien par quitter un jour. Il arqua les reins, dans le vague espoir d'entendre dans sa chair un craquement qui ne vint pas. Il était raide comme du bois, il ferait bien de se faire ordonner quelques séances de kiné par madame Bredin.

Plus tard, une fois évacuées les tracasseries de la rentrée.

Il s'assit tout à fait, le lit dansa sous ses fesses de manière à peine perceptible. La chambre baignait dans son suint d'un gris liquide qui n'épargnait rien de sa nudité. Il infiltra machinalement un index dans son oreille droite. Mais sans déranger aucunement le grondement qui avait depuis longtemps évacué le terrain. Un camion, un hélicoptère ? Peut-être rien du tout en fait, seulement un bruit fantôme, le sang dans ses artères, un dernier ronflement ayant précédé son réveil. Il rejeta par la bouche une souffle tiède, dont il devina plus qu'il ne le sentit

la fadeur amère. Chaud, il faisait chaud, il avait chaud. Il se passa une main sur le front. Moite, son front. Il avait dormi nu, couvert d'un simple drap chiffonné, comme chaque soir depuis le début de l'été. Pourtant, même au petit matin, ça ne suffisait pas à installer un semblant de fraîcheur dans les 18 m² d'une pièce où, pour rien au monde, il n'aurait fait installer la clim'. Pas plus que la fenêtre grande ouverte devant les stores baissés, aux lames insuffisamment inclinée ménageant à leur interstice des dizaines de règles de mercure à la clarté déjà aveuglante. Ce qui promettait. Le grand jour, le grand bleu. Quelle heure, au fait ? 7.00, scintillait son réveil de chevet. Il avait émergé à l'heure habituelle, l'heure officielle, vieille habitude de prof imprimée dans son disque dur.

Troisième soupir. Il arracha le drap de ses jambes, considéra d'un œil las, toute ironie absente, l'érection honorable qui surmontait l'angle de ses cuisses, émergeant de la touffe fournie de son pubis. Le visage de Céline émergea de manière hyperréaliste à l'intérieur de sa tête, ses yeux presque verts sous des sourcils dessinés à gros traits, qu'elle se gardait bien d'épiler, la mèche presque noire qui barrait son front en virgule, la fossette en étoile creusée sous sa pommette gauche par sa bouche étirée, sa canine droite pointue qui, seule, déparait l'alignement autrement rigoureux de ses dents très blanches, communiquant un je ne sais quoi de canaille à ses sourires. Céline. Où était-elle, maintenant, en ce jour naissant, en cette heure lumineuse ? Où et avec qui ? Question sans importance, parce que sans réponse atteignable. Céline est partie. Céline t'as quitté. Vas te faire foutre, Céline. Le visage autrefois chéri — autrefois et encore un peu aujourd'hui, malgré tout — se délaya dans son esprit, comme un graffiti encore frais attaqué par le jet sous pression d'un technicien de surface.

Pierre demeura un instant encore enraciné sur son lit, jambes en équerre, légèrement tassé en avant. Pierre Bonnefoy, trente-deux ans, 1 mètre 73, soixante-huit kilos ou peut-être bien soixante-neuf, professeur d'histoire-géo (avec, nouveaux règlements obligeant, possibilité de quelques heures d'éducation artistique suivant les besoins) au collège Saint-Exupéry de Mérisieux, à trois petits kilomètres d'ici, prérentrée jeudi prochain. Et accessoirement lâché par sa copine juste avant les vacances, après trois mois de descente en chute libre. D'où annulation de tout projet de voyage, par manque de goût pour partir seul où que ce soit. Avec quand même cette semaine éprouvante chez maman, dans le Loiret. Eprouvante essentiellement parce que depuis la mort de papa, l'an dernier, maman... Bon, suffit, assez mariné dans ce bain de marasmes nauséux, debout ! Pierre fit pivoter son corps à quarante-cinq degrés, ses pieds nus touchèrent le parquet tiède où le moindre mouvement faisait voler des bourrons de poussière. Le lit étant placé presque contre la fenêtre, avec seulement une rigole de vingt centimètres pour y abandonner les bouquins en cours de lecture, il n'avait qu'un bras à tendre pour tirer sur le cordon qui ferait remonter le store. Comme chaque fois, il se surprit à une minime hésitation.

Et si, en face, un voyeur ou, mieux, une voyeuses munie de jumelles de marine se tenait aux aguets, attendant que, par la porte-fenêtre dévoilée, ses avantages matinaux montrent leur nez ?

Peu de risque... Ou peu de chance. Pierre habitait au 13^e étage et la tour la plus proche, Les Tilleuls, se dressait à cent mètres au moins. Et quant à ses avantages supposés, il y avait belle lurette que, racornis, ils avaient regagné leur nids broussailleux. Les lames se positionnèrent à l'horizontal, précipitant dans ses prunelles des éclairs d'acier. Pierre tira la bobinette, le store alla s'enrouler en peinant dans son logement. Il ne lâcha pas pour autant le cordon, la goupille en forme de suppositoire incrusté dans sa paume. Il demeura ainsi un bon moment immobile, ébahi de ce qu'il voyait. Ebahi, incompréhensif surtout.

Il s'attendait à ce que la plaque bleu vif du ciel, mordue à l'est par les fragrances jaune citron réverbérées par le soleil encore caché derrière les immeubles de la grande ceinture, ne flagelle douloureusement ses prunelles. Au lieu de cela, le panorama entier était étouffé sous une dense couche laiteuse, un engorgement presque solide, un dévalement de coton hydrophile dont il eut un bref instant l'impression qu'il n'avait qu'à avancer la main pour en toucher la surface.

Mais c'était une impression trompeuse puisqu'il pouvait distinguer face à lui, comme une ombre floue, légèrement grisée, la silhouette de la tour des Tilleuls et, derrière elle, mais plus indistincts encore, à peine des ombres flottantes, deux ou trois autres parallélépipèdes dressés. Sur la gauche, la haie de marronniers qui séparait les Erable d'une barre de six étages se détachait nettement sur un pan blanc sans profondeur, comme si les arbres encore très feuillus, d'un vert agressif, avaient été peints dans un style hyperréaliste sur une toile gigantesque. Rien d'autre? Rien d'autre, en tout cas de son observatoire. Pierre se passa la langue sur les lèvres. Du brouillard un 30 août de canicule ? Ça n'avait aucun sens. Et c'est alors qu'il prit conscience d'un autre fait étonnant. Le silence. Le grondement sourd et continu des véhicules sur la bretelle autoroutière, la musique agressive de toutes les radios ou télévisions habituellement allumées dès l'aube, les éclats de voix du voisinage, le rugissement agacé des voitures en partance sur les parkings, l'ensemble de ces bruits qui tissent la toile sonore du quotidien... tout avait disparu, tout était éteint. Avalé par la ouate déposée. Y compris la crécelle des oiseaux.

Pierre ouvrit la main avec effort, laissant le cordon se balancer un instant dans l'air immobile. Etonné il sentit, partant de sa nuque, un grouillement de minuscules pattes froides cavalier le long de sa moelle épinière. Quelque chose qui, sans aucune logique, ressemblait à de la peur.

Extrait du roman
La Maison qui glissait
de Jean-Pierre Andrevon
à paraître en juin 2010 aux éditions du Béliar'

